

Interview croisée Jean-François Bensahel / Lucy Wadham

Prix DSO-Interactive – Paris des Femmes

Jean-François Bensahel, PDG du groupe DSO-Interactive à Lucy Wadham, auteure

Lucy, pouvez-vous vous présenter brièvement ?

Romancière avant tout, je travaille aussi comme journaliste en France pour la presse britannique depuis 28 ans. Je suis la quatrième enfant d'une fratrie de 6 personnalités fortes. L'écriture m'a donc servie, depuis mon enfance, d'armure ou de refuge. Même lorsque j'écris un polar qui demande une trame haletante, ce sont les liens familiaux qui m'intéressent avant tout.

Quelle est la vision d'une British sur la France d'aujourd'hui ou sur la culture en France ?

Ce qui me frappe sur la France d'aujourd'hui, c'est la peur. La peur surtout, je pense, de la mondialisation et de ce qui la caractérise (révolution numérique, immigration, brassage ethnique et culturel). Il y a en revanche beaucoup de Français qui accueillent cette évolution à bras ouverts, comme une délivrance de la stagnation culturelle. J'ai remarqué que cette crispation identitaire se trouve surtout chez les gens de mon âge et au-dessus - les baby-boomers et les soixante-huitards qui ont du mal à passer la main. Pourtant cette 'génération Erasmus' qui vient derrière nous est beaucoup mieux équipée pour trouver des solutions intelligentes et imaginatives à nos problèmes.

Vous avez écrit *So French, l'amour vache d'une Anglaise pour la France*. Avez-vous une anecdote à nous raconter sur une différence culturelle majeure qui vous a marquée en arrivant en France ?

Ce qui m'a marqué le plus au début était le côté 'old school' des relations hommes-femmes, mais surtout le manque de solidarité féminine. Les femmes françaises me paraissaient à cette époque enfermées dans une compétition sexuelle très fatigante. Pas intéressées par l'amitié, elles me snobaient dans les soirées et quand j'essayais d'engager la conversation, elles jetaient constamment un œil par-dessus mon épaule, regardant les hommes défiler derrière moi comme on regarde s'écrouler une montagne d'espairs érotiques. Souvent le soir en rentrant je pleurais dans les bras de mon mari. Tout ça est fini - ou bien parce que les Parisiennes ont changé ou bien parce que je ne représente plus de menace pour elles.

Parfaite est votre première pièce de théâtre. Dans quelle mesure cela diffère de l'écriture de romans ?

Ca prend moins longtemps ! Et puis son immédiateté demande une grande rigueur et une économie d'expression que j'ai trouvées très excitantes. J'avais hâte de recommencer, alors je suis en train d'en écrire une autre.

A votre avis, que peut apporter un Festival comme le Paris des Femmes ?

Personnellement, je crois beaucoup à ce genre d'initiative. Dans un contexte aussi désastreux pour les femmes écrivains que le milieu théâtral français, j'estime que l'on peut justifier un petit coup de pouce. La crispation dont j'ai parlé plus haut autour de l'identité française s'applique également au modèle patriarcal qui est encore bien ancré en France.

Comment s'est passée la rencontre avec Michèle Fitoussi ?

Très bien, dès le départ. (Michèle n'a jamais fait partie de ces Parisiennes qui m'ont fait pleurer.) En dehors de son intelligence pétillante, Michèle a une énorme générosité d'esprit. En m'offrant cette chance d'essayer le théâtre pour la première fois, alors qu'elle savait que je n'avais jamais écrit en langue française, elle a pris un gros risque.

Parlez-nous de votre pièce en quelques mots.

Parfaite est une pièce dont le thème, la relation mère-fils, me trottait dans la tête depuis des années sans trouver d'issue, ni dans un roman, ni dans une nouvelle. Quand Michèle, Anne et Véronique m'ont proposé cette aventure, j'ai su que mon moment était venu. Claire est une mère 'parfaite' - intelligente, sensible et cultivée. Son fils Ulysse est 'un enfant à problèmes' qui perd pied à l'adolescence et tombe dans la drogue. Suite à une bouffée délirante, il est hospitalisé et mis sous médicaments. Un jour il disparaît, rompant avec sa famille. La pièce commence au moment où il se réunit avec sa mère après 7 ans de rupture. Retrouvailles tendres qui se transforment en règlements de comptes affectifs.

Comment votre pièce s'inscrit-elle dans le thème « le Meilleur des Mondes » ?

Le Meilleur des Mondes m'a donné l'idée de situer la pièce en Lozère dans une communauté Eco-responsable. Loin de l'univers bourgeois parisien de son enfance, Ulysse - aujourd'hui appelé Jack - vit avec sa copine écossaise très proche de la nature. Il espère non seulement se reconstruire mais se réinventer à travers cette nouvelle vie ; spectacle insupportable pour Claire qui estime que son fils est dans le fantasme et le déni.

Que représente pour vous l'entreprise citoyenne ?

Je dois avouer que j'étais obligée de regarder la définition d'entreprise citoyenne sur Wikipédia. S'ill s'agit de la prise en compte par la direction d'une entreprise de « l'intérêt de la société (au sens large) et de l'humanité au même niveau que son intérêt propre », je suis entièrement d'accord. J'ai

remarqué, en passant, que la traduction anglaise pour entreprise citoyenne est « corporatif social responsabilité » ce qui relève d'un défi beaucoup moins ambitieux et moins glorieux.

Que représente pour vous l'attribution du Prix DSO Interactive ?

Ce prix représente une chance immense pour des écrivains comme moi parce qu'il donne confiance. C'est quand j'ai appris l'avoir gagnée que je me suis mise à écrire une autre pièce, qui s'appelle Départs. Sans quoi, ce n'est pas sûr que j'aurais osé.

En quoi l'entreprise peut-elle faire le lien avec l'art et la culture ? Est-ce vraiment utile ?

Je pense que c'est aux employés de DSO de répondre à cette question à l'issue de cette expérience DSO - Paris des Femmes, qui pour moi a été merveilleuse.

Lucy Wadham à Jean-François Bensahel

Pourquoi avez-vous créé ce prix ?

Nous avons créé ce prix pour manifester le fait que les entreprises ont une responsabilité vis-à-vis de leurs collaborateurs, et qu'elles ne sont pas le lieu de la seule efficacité et du professionnalisme, mais qu'elles doivent participer à la formation d'un citoyen accompli. Et la culture est l'un des leviers de la citoyenneté.

En quoi votre entreprise –DSO Interactive- est proche de la culture ?

Directement ? Je dirais en rien.

Avez-vous un intérêt particulier pour le théâtre?

Oui, le théâtre, voilà qui nous secoue, nous remet en cause, c'est de la bonne violence, celle qui nous sort de notre torpeur. C'est la vie en résumé, en précipité, l'humanité en chair et en os.

Est-ce qu'il pourrait y avoir un prix DSO pour la littérature ou l'art?

On ne peut malheureusement pas tout faire. Mais tout ce qui va dans le sens d'un dépassement, d'un agrandissement de soi-même, ne peut pas nous être étranger.

Pour vous qu'est-ce qu'une entreprise citoyenne ?

Une entreprise qui ne se conçoit pas que « comme un empire dans un empire », pour reprendre une formule de Spinoza, mais comme une entité vivante, dépendante de nombreuses autres entités vivantes, et soucieuse de développer le niveau de citoyenneté dans son pays.

Comment a été perçue en interne la création de ce Prix ?

Il faut expliquer pourquoi nous faisons cela, car les collaborateurs ont souvent une vision étroite, comme les dirigeants d'ailleurs.

Encouragez-vous vos collaborateurs à booster leur créativité (ateliers d'écriture...) ?

Non, pas particulièrement.

Comment encouragez-vous les femmes à prendre des responsabilités dans votre entreprise ?

En étant elles-mêmes ! Cela suffit à en faire de grandes professionnelles. Il faut lever les inhibitions que les uns, les unes et les autres peuvent avoir, et ne pas hésiter à les encourager.

Le fait que les femmes arrivent au Top Management de boîtes, ça change quelque chose dans le quotidien ?

Je ne crois pas qu'il y ait une essence différente des femmes dans le travail. En revanche, elles ont été éloignées du pouvoir et des responsabilités, donc elles n'en connaissent pas encore les mauvais côtés : la volonté de paraître, le jeu de la politique... Pour elles, dans ce moment précis où elles accèdent aux responsabilités, le pouvoir signifie " faire des choses, augmenter le niveau de professionnalisme, s'investir". Je ne sais combien de temps cette phase durera, mais profitons-en!

Pourquoi à votre avis, les chefs d'entreprise ne sont –ils pas plus proches des milieux culturels ? Que faudrait-il faire pour encourager un tel rapprochement dans une optique de « performance et bien-être » en entreprise ?

Ils n'ont a priori aucune raison de l'être. En France, où les clivages sont très forts, où il faut être dans une case, on conçoit mal que l'on puisse être dans plusieurs mondes. C'est dommage.

Faire grandir ses collaborateurs, augmenter leur niveau de conscience du monde, est-ce le rôle d'un patron, et en particulier d'un patron de PME ?

Il me semble que c'est le rôle d'un dirigeant que de diriger non pas étroitement, mais avec le sens de la progression d'un collectif, non seulement sur le plan professionnel, mais sur le plan de la citoyenneté. On est un meilleur professionnel quand on est un meilleur citoyen.



Pour plus d'informations, contacter :

Mélanie Da Rui

melanie@escalconsulting.com

Tel : 01 44 94 95 64

Karine Berthier

karine@escalconsulting.com

Tel : 01 44 94 95 63 / 06 60 95 70 77